

BASSAM HAJJAR

Tu me survivras

Préface d'Abbas Beydoun

*Anthologie poétique traduite de l'arabe (Liban)
par Nathalie Bontemps*

ACTES SUD - Sindbad
L'ORIENT DES LIVRES

Je tiens à remercier vivement Souheil Chubat pour ses relectures infatigables, et Golan Haji pour ses corrections et les éclairages qu'il a apportés aux poèmes.

N. B.

PRÉFACE

Bassam Hajjar, qui vivait quasiment dissimulé aux regards, est décédé. Nous avons tous alors senti qu'un poète important nous avait quittés, et que, semblait-il, la poésie arabe devrait attendre longtemps avant d'être à nouveau gratifiée d'un poète d'une telle singularité. Car Bassam, qui s'adressait à la porte, celle de sa chambre probablement, pour lui dire qu'elle lui survivrait, avait le don d'enfermer le monde dans sa chambre, de ramener la vie à quelques éléments dont la présence prenait alors une charge d'icône. Dans certaines de ses œuvres, il ressemblait à Giacometti : il ne se lassait pas de revenir aux mêmes choses, pour les laisser chaque fois pareilles à elles-mêmes, mais dotées d'un changement imperceptible. Il parlait toujours de choses réelles. De choses auxquelles il devait sa mémoire et son existence. Des choses qu'il avait mieux connues depuis qu'il les avait perdues, ou qu'il avait connues par leur absence. Car l'absence devenait ainsi un accès à la connaissance des choses, et l'existence consistait à regretter de devoir la perdre. Ainsi revient la charpente des choses et des gens, leur logo. Ainsi cet homme, connu pour son canari. Peut-être s'agit-il plutôt de mausolées, et non pas de ce que la mémoire

sauve de l'absence, car tout cela n'entre pas dans le jeu de la mémoire et de l'oubli. Il ne s'agit pas de nostalgie, de manque, ou d'un sentiment de perte : c'est l'existence qui s'est changée en absence, qui s'est encadrée d'absence, ou bien c'est l'absence qui a pris sa place, et il ne reste plus que perte de temps et répétition du vide. Comme un peintre qui peint avec la première couleur qui lui tombe sous la main, Bassam démarrait avec le premier mot qui se présentait. En vérité, il lui suffisait de chercher pour trouver. Lorsqu'il s'asseyait pour écrire, les choses étaient présentes à son esprit, et à peine commençait-il qu'il les trouvait. Son poème n'était pas prédéfini dans sa tête. Il ne suivait aucun modèle. Son poème, comme il disait, se composait de cinquante mots. C'était un genre d'architecture du dénuement, dénuement qui était une sorte de mystique de la parole. La poésie naissait de relations qui devenaient facilement des frontières. Son poème prêtait des paroles ordinaires à la chose la plus accablante, la plus douloureuse. Il fabriquait des archives à la douleur. Il transformait une phrase en rite neurologique. La parole restait toujours en deçà de son sujet. C'était une sorte d'habitat naturel pour ce qui, à l'origine, était terreur, ce qui, à l'origine, ne pouvait être contenu par le mot, ce qui était trop terrifiant pour être dit. La terreur devenait familière, la catastrophe, ordinaire. La parole recevait des chocs qui l'abrutissaient et la laissaient quasiment muette. Elle se contentait parfois de nommer ces chocs, ou d'en faire un débat intérieur. De là le courage du texte hajarrien : il dit les choses les plus terrifiantes comme s'il s'agissait d'une conversation quotidienne. Le poète fait porter des poids sans limites aux cinquante mots qui sont tout son lexique. Il leur fait porter, dans ses derniers textes, la vision précoce de sa propre mort. Il leur fait dire son néant comme s'il racontait une histoire. Nous pouvons ici nous souvenir de Blanchot et dire que Bassam Hajjar écrivait sa mort. Dire qu'il l'avait ainsi rendue familière comme s'il s'agissait d'un mot, comme si, par

la parole, il la sortait d'elle-même, ou bien s'exerçait à mourir. Ainsi la simplicité de sa poésie est-elle trompeuse. C'est la simplicité de la blessure, de la douleur, c'est l'architecture du cauchemar. Comme si Bassam apportait la terreur aux choses les plus ordinaires. Comme si, de cette façon, il se protégeait de ces choses. Comme s'il les jetait au-dehors. Mais du même coup il transformait ses objets familiers en talismans, s'entourait de terreur, transformait son monde et sa vie en patrie des choses les plus dures et les plus redoutables.

Bassam Hajjar milita dans les rangs de la gauche communiste, puis il les quitta. Il était assurément le plus cultivé des écrivains arabes, si ce n'est celui qui avait la meilleure connaissance du roman mondial. Ce dernier était son pain quotidien, et, à certaines périodes, son intérêt pour lui dépassait celui qu'il portait à la poésie. Il n'était pas de ceux qui tirent la poésie de la poésie, la littérature de la littérature. Il est certain qu'il ne visait pas foncièrement cette dernière. Avec le temps, son texte se souciait moins des compétitions littéraires. Il était moins sophistiqué, moins construit, et, dans le même temps, gagnait en particularité, en intimité. Sa poésie entrait plus avant dans sa vie personnelle, en pénétrait plus profondément l'agencement et le rythme. Si l'on en vient aux thèmes de cette poésie, on constate qu'ils se réduisent à deux sujets : la maison et les décès familiaux. La maison habitée, avec ses murs, ses portes et ses affaires, et la maison première, celle où la vie décroît. C'est dire que les deux sujets de Bassam, en fait, n'en font peut-être qu'un. La chambre qui l'entoure comme les parois de l'utérus, et la chambre-utérus qui s'est écroulée autour de lui. Bassam Hajjar n'a pas besoin de révéler l'intériorité de son sujet : il est manifeste qu'il se situe, si l'on peut dire, à l'intérieur de l'intérieur, et que la poésie, pour lui, n'est autre que le cordon ombilical. Elle est plus proche de la chambre utérine, elle est une régression vers cette chambre, et elle constitue, dans sa retraite vers elle, une artère de vie. Dans ce cadre, il ne reste à la littérature

que cette nudité verbale. La poésie part de la maison et se transforme en maison. Elle évoque ses objets, elle les compte, comme avant de les fixer et de les retrouver. Bassam Hajjar, lorsqu'il rentrait à la maison, buvait, lisait, et regardait des films en vidéo. Dès qu'il était rentré chez lui, il retrouvait sa sécurité, comme s'il avait regagné son abri. Dans sa poésie, Bassam ne faisait allusion ni à son combat politique, ni à ses amour, ni à ses lectures. On peut même dire qu'il évita d'y exhiber sa culture. Il voulut que cette poésie débute avec le début de chaque jour. Ainsi écrivit-il son livre de la Genèse personnel. Il fit de "la maison" sa théologie quotidienne. Il en fit le centre du cercle. Il écrivit cette introduction à sa vie personnelle dans une langue qui semble presque impersonnelle. Dans une langue qui ressemble presque à un psaume, ou à un cantique biblique. Notons qu'une clarté presque kafkaïenne domine l'angoisse de cette poésie. Il nous apparaît même que cette clarté oblige le texte à dire sa mort sans ambiguïté. Je parle ici de ses derniers textes, mais les premiers n'étaient pas absolument autre chose. La maison était toujours le début, mais la maison alors contenait des enfants et des dessins d'enfants. Puisque Bassam Hajjar a toujours confié à la poésie le soin de porter ce que les poètes habituellement ont horreur de lui faire porter : son ascétisme areligieux, son théâtre pauvre, sa nudité verbale. On n'a pas l'impression que cette poésie suive aucun modèle. Bassam semble y avoir entièrement déposé le secret de son être. Bien sûr, il ne s'est pas soucié de célébrer le langage ou de se prêter à des jeux formels, ce qui n'empêche pas sa poésie d'être lyrique. Ce lyrisme prend en réalité sa source dans un tourment hermétique, une affliction spirituelle, des variations sur le questionnement et son flot. S'il y a un sens à parler de sincérité dans le travail poétique, les textes de Bassam en sont l'exemple. Disons plutôt que les différences entre le poétique et le non-poétique n'y sont pas parfaitement claires. Pas de trace de la nature dans l'écriture de Bassam. Ce qui

le fascinait chez Borges était ce jeu de miroirs où l'individu est face à son double, comme si le personnage libérait par là sa multiplicité, et qu'ainsi l'individu devenait son propre autrui. Ce monologue intérieur était ce qu'il attendait de la littérature, c'est pourquoi son texte était dialogué, comme tissé de questions, de questionnements. Comme s'il avait vécu entouré d'autres qui n'étaient autres que lui. Si nous voulons maintenant savoir ce que Bassam Hajjar attendait de la poésie, nous comprendrons tout de suite qu'il ne voulait rien ajouter à l'Œuvre de Dieu. Il était bien trop modeste pour considérer la poésie comme créatrice ou démiurge, et c'est à peine s'il appelait poésie ce qu'il écrivait. Il voulait seulement, par l'écriture, établir des ponts entre lui et lui-même, entre lui et ses différents moments. Ainsi fit-il du mot "maison" un mot correspondant à "vérité" ou à "authenticité", ou, en langage heideggérien, équivalent à "Dasein".

ABBAS BEYDOUN

QUE JE RACONTE COMME QUI A PEUR DE VOIR
EXTRAITS
1985

LES CREUSEURS

Que faisaient les mains habiles
mains d'hommes et de femmes
qui étaient comme nous
des creuseurs
lorsque l'esprit du trou apparaissait
sous les traits d'une taupe ?

Les creuseurs
nos pairs
ont trouvé une galerie
une salle éclairée dans une galerie,
un homme qui attend une femme qui attend
dans la salle éclairée,
une femme qui fabrique un homme qui fabrique une femme
dans la salle éclairée,
un homme et une femme solitaires ensemble
multiples ensemble
dans la salle éclairée.